

À l'origine des instituts culturels français à l'étranger. L'Institut français de Florence au début du XXe siècle

Isabelle Renard

Résumé

Isabelle Renard, À l'origine des instituts français à l'étranger : l'Institut français de Florence au début du XXe siècle, p. 89-101. La présence culturelle de la France en Italie durant les vingt premières années du XX^e siècle est analysée, ici, à travers la naissance et le développement, à Florence, du premier institut français au monde. Les treize années d'existence de l'IFF prises en considération sont fondamentales : il s'agit de l'époque de gestation de l'établissement mais aussi de l'élaboration et de l'affirmation de ses principes d'action. Nous assistons à l'émergence d'une réelle stratégie culturelle de l'Institut, entièrement orientée vers l'intensification des rapports culturels et diplomatiques entre la France et l'Italie. L'IFF constitue alors véritablement un épisode fondateur de l'histoire des relations franco-italiennes. Bientôt érigé en modèle, l'Institut français de Florence sert de paradigme aux futurs instituts culturels créés non seulement en Italie mais également dans le monde entier.

Citer ce document / Cite this document :

Renard Isabelle. À l'origine des instituts culturels français à l'étranger. L'Institut français de Florence au début du XXe siècle. In: Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée, tome 114, n°1. 2002. La culture dans les relations internationales. Actes des colloques «La diplomazia culturale e le nazioni» (Bologne, 30 novembre-2 décembre 2000) et «La culture dans le champ multilatéral» (Lyon, 10-12 mai 2001) organisés par l'École française de Rome, la Facoltà di scienze politiche dell'Università degli studi di Bologna, l'Institut d'études politiques de Lyon, l'Institut français de Florence et le Collège européen de coopération culturelle (Luxembourg) pp. 89-101;

doi : <https://doi.org/10.3406/mefr.2002.9844>

https://www.persee.fr/doc/mefr_1123-9891_2002_num_114_1_9844

Fichier pdf généré le 16/09/2019

ISABELLE RENARD

À L'ORIGINE DES INSTITUTS CULTURELS FRANÇAIS À L'ÉTRANGER

L'INSTITUT FRANÇAIS DE FLORENCE AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE

Au cours de notre étude, nous tenterons de démontrer l'interaction entre l'histoire culturelle et politique de deux nations, la France et l'Italie, en partant du rapport spécifique qui se crée entre Grenoble et Florence à travers la fondation d'un institut¹.

Les treize premières années d'existence de l'Institut français de Florence (de 1907, date de sa création, jusqu'à 1920, lors du départ de son premier directeur et fondateur) sont fondamentales. Il s'agit, en effet, de l'époque de gestation de l'établissement mais aussi d'élaboration et d'affirmation de ses principes d'action.

Mais étudier la fondation du premier institut français au monde c'est en réalité affronter, d'une façon beaucoup plus large, l'histoire des relations culturelles internationales au début du XX^e siècle.

Je ne m'attarderai pas sur le corpus documentaire de cette étude². Cependant, et pour ce qui concerne les sources écrites, je voudrais juste souligner qu'au-delà des archives diplomatiques, publiques et privées consulées, ce sont les archives de l'Institut français de Florence, que j'ai reclassées pour la période allant de 1907 à 1980, qui ont constitué l'épine dorsale

¹ Cette contribution est issue des recherches que j'ai effectuées pour ma thèse de doctorat consacrée à *L'Institut français de Florence, 1900-1920. Un épisode des relations franco-italiennes au début du XX^e siècle*, Rome, 2001 (*Coll. de l'École française de Rome*, 291).

² Dans le cadre de cette intervention, le corpus documentaire a été constitué de sources écrites et orales. En plus des sources imprimées (carnets, mémoires, récits de voyages mais aussi presse, annuaires, bulletins, revues des deux pays), cette étude se fonde également sur des archives diplomatiques, publiques et privées (*L'Archivio Papini*, de la Fondazione Primo Conti, *l'Archivio Berenson*, *l'Archivio contemporaneo del Gabinetto Vieusseux* à Florence ainsi que *l'Archivio Prezzolini* à Lugano en Suisse).

de mon travail. Elles présentent, en effet, un intérêt de premier ordre pour cette recherche du fait de la variété des documents (correspondances administratives, rapports d'activités, mais aussi correspondances personnelles entre certains membres de l'Institut et les représentants les plus significatifs du monde politico-culturel franco-italien du début du siècle). Recomposer ces archives, en très grande majorité inédites, leur donner un ordonnancement, c'était bien évidemment reconstruire le projet initial de cette fondation dont les enjeux s'éclairaient petit à petit.

Notre travail poursuivra donc un triple objectif. Analyser, tout d'abord, les motivations profondes de la création d'un établissement pédagogique français à l'étranger. Saisir de quelle façon un institut culturel devient lui-même un enjeu politique. Clarifier, enfin, la signification de l'Institut en tant que modèle de référence pour l'action culturelle française à l'étranger.

C'est donc en 1907 qu'un jeune universitaire grenoblois, Julien Luchaire³, aidé de son université, décide d'installer à l'étranger un nouveau type d'établissement français⁴.

Or c'est à Florence, riche d'une tradition cosmopolite et culturelle où la présence anglaise est prédominante mais où les Allemands sont implantés de façon institutionnelle depuis 1897 avec leur Institut d'histoire de l'art alors que la colonie française est réduite à peu de choses, que va se tisser un lien étroit avec Grenoble. C'est donc bien dans la capitale intellectuelle et culturelle du Royaume d'Italie et non pas dans la capitale politique⁵ que va s'installer le nouvel institut. Car Florence, siège, en ce début de XX^e

³ Né le 15 août 1876 à Bordeaux, Julien Luchaire est fils et petit-fils d'universitaires. Son grand-père maternel, l'historien Jules Zeller, est l'auteur de travaux sur l'histoire de l'Allemagne et l'histoire de l'Italie et son père n'est autre que le médiéviste Achille Luchaire. C'est ainsi que, dans la plus pure tradition familiale, Luchaire accomplit le parcours typique des familles universitaires sous la III^e République. Comme son père et son grand-père, il devient tout naturellement élève de l'École normale supérieure (1894-1897), agrégé de grammaire en 1897, boursier puis membre hors-cadre de l'École française de Rome (1897-98 et 1898-99). En 1901, à l'âge de 25 ans, il est chargé de l'enseignement de la langue et de la littérature italiennes à l'université de Lyon, avant d'être nommé, en 1906, maître de conférences, puis, une fois passée sa première thèse en juillet 1906 – *Essai sur l'évolution intellectuelle de l'Italie de 1815 à 1830* –, professeur d'italien à l'université de Grenoble.

⁴ L'Institut français de Florence est fondé par une délibération du conseil de l'université de Grenoble le 9 novembre 1907. Cf. J. Luchaire, *Premier rapport sur l'Institut Français de Florence au 1^{er} février 1908*, Grenoble, p. 1.

⁵ Rome compte de surcroît, à l'époque, deux prestigieuses institutions françaises : l'Académie de France (1666) et l'École française d'archéologie et d'histoire (1874).

siècle, du prestigieux *Istituto di studi superiori*, est en même temps largement au cœur des mouvements nationalistes. La capitale toscane, centre des mouvements d'avant-garde avec ses écrivains, ses revues, ses éditeurs, représente effectivement un pôle d'attraction extrêmement efficace dans la perspective européenne.

L'Institut répond avant tout à des motivations d'ordre scientifiques et pédagogiques. Il s'agit, en fait, du premier essai rationnel d'extension et de perfectionnement des sections de langues vivantes des facultés des lettres. C'est donc d'abord une annexe de l'université de Grenoble fonctionnant à l'étranger : l'enseignement de la langue, de l'italien avant tout, constitue la fonction principale du centre, la motivation même de sa création⁶.

Ainsi, la section des lettres italiennes, première en date, est-elle destinée aux jeunes italianisants français de l'université de Grenoble candidats à l'agrégation, au diplôme d'études supérieures ou à la licence. Les cours sont par conséquent complémentaires de l'enseignement dispensé à Grenoble.

Cependant, pour répondre à une demande diversifiée et offrir sur la place de Florence un domaine d'études aussi vaste que possible, d'autres sections voient le jour. C'est tout d'abord une section d'histoire de l'art, dirigée par Émile Bertaux, qui propose outre des conférences d'histoire de l'art, des voyages d'études en Toscane et dans toute la Péninsule. Cette section, qui veut indéniablement venir concurrencer le *Kunsthistorisches Institut*, ne sera en réalité, faute de réels moyens financiers, qu'une pâle copie de ce dernier.

Une section des lettres françaises est également instituée; elle prépare directement à des diplômes d'enseignement de l'État italien.

Une section musicale, dirigée par Romain Rolland, est créée en 1910. Elle diversifie son activité en trois branches : l'enseignement sous forme de cours publics et de conférences, la recherche scientifique et la mise en place de concerts franco-italiens de jeune musique contemporaine. L'Institut devient de la sorte un «centre de ralliement»⁷ selon Romain Rolland, de rencontres et de collaboration entre compositeurs français et italiens tels Jules Mazellier, Maurice le Boucher, Giannotto Bastianelli, Ildebrando Pizzetti.

C'est enfin une section d'études historiques qui est fondée. Dirigée par

⁶ L'Institut français de Florence est rattaché à la faculté des lettres comme annexe de l'enseignement de la langue et de la littérature italiennes, et la direction en est confiée au professeur chargé de cet enseignement dans cette faculté.

⁷ R. Rolland, *Séjour à Florence*, dans *Les œuvres libres*, Paris, 1956, p. 16.

Augustin Renaudet, cette dernière se résume surtout au travail de recherches poursuivies par l'historien.

Lorsque l'on se penche plus attentivement sur ces différentes sections, sur le contenu des enseignements et des activités exercées, il apparaît en premier lieu que toutes sont destinées dans leurs domaines respectifs à fournir une connaissance plus approfondie de l'une et de l'autre culture.

Mais ce qui frappe, en second lieu, c'est le rapport de force ou plutôt le développement d'une section au regard des autres. Il est intéressant de remarquer, en effet, que la section qui remporte le plus grand succès n'est pas la section d'origine des lettres italiennes mais celle des lettres françaises. Cette dernière, destinée à un public prioritairement italien et donc vivant sur place, offre une variété plus grande de cours. Mais elle répond surtout à certains « besoins flottants » selon l'expression de Luchaire, cristallisés autour de l'Institut en matière d'enseignement de la langue française. L'Institut tente de remédier, dans la mesure de ses possibilités, à l'insuffisance de cours de français au sein de l'instruction italienne. On devine d'emblée toute l'importance que va revêtir une telle section. Celle-ci devient en effet le lieu par excellence de la diffusion de la pensée française :

la section des lettres françaises – écrit J. Luchaire en 1909 – est celle par laquelle notre institution sort le plus franchement du terrain des études scientifiques, désintéressées [...] cette institution est – très consciemment et volontairement – organisée et orientée de telle sorte [...] qu'elle concourt à des fins pratiques intéressant l'influence française à l'étranger⁸.

Luchaire forge ainsi un instrument tout à fait précieux pour soutenir la langue et la culture française à l'étranger au moment justement où les concurrences anglaise et allemande se font de plus en plus perceptibles. Or il s'agit là d'un élément tout à fait fondamental de la naissance de la politique culturelle française à l'étranger. L'enseignement sera d'ailleurs l'un des principaux éléments de l'essor de la diplomatie culturelle et le socle de la politique culturelle extérieure à partir de 1945 au sein de la Direction générale des relations culturelles. Mais en donnant naissance à son œuvre, Luchaire pose en outre les premiers jalons d'une politique culturelle entendue dans son sens le plus large, grâce à un institut qui offre des activités multiples : enseignement, nous l'avons vu, mais aussi conférences, constitution d'une bibliothèque spécialisée en littérature française, création d'un

⁸ A.I.F.F. [Archives de l'Institut français de Florence], III/9, Minute de rapport à la commission sénatoriale, s.d. (1909?).

Office de relations, d'informations et d'échanges, dirigé par B. Crémieux, et destiné à resserrer et organiser de façon plus systématique les relations culturelles entre les deux pays (par un échange de renseignements divers, d'informations scolaires et scientifiques mais aussi par la réalisation de traductions, de congrès, d'expositions), constitution d'un Bureau d'études économiques et juridiques qui se donne les mêmes objectifs que l'office précédent mais sur le plan des relations économiques et administratives. Enfin, et pour donner à sa jeune institution un caractère expressément scientifique, Luchaire encourage la publication d'ouvrages savants et de revues contemporaines auxquelles collaborent dans un souci constant de réciprocité Français et Italiens (qu'il s'agisse du *Bulletin franco-italien*, 1910-12 ou de la revue *France-Italie*, 1913-14). Autant d'éléments donc, instaurés graduellement, qui manifestent l'émergence d'une véritable stratégie culturelle.

Aussi cet incomparable instrument de culture italienne mis à la disposition des étudiants français – et aussi des étudiants italiens – devient-il très vite un élément propagateur de la culture française dans la Péninsule. On comprend donc toute l'importance – y compris politique – de l'initiative de Luchaire. Assurément l'Institut est avant tout un établissement pédagogique mais sa fondation ne peut se lire indépendamment du contexte international dans lequel elle s'inscrit. Or le rapprochement franco-italien, amorcé dès la fin du XIX^e siècle et poursuivi jusqu'à la Première Guerre mondiale, facilite, malgré les moments de tension, l'implantation de l'Institut qui vient, par sa présence, renforcer sur le plan intellectuel une entente diplomatique et économique entre la France et l'Italie. Il n'est pas innocent dans cet ordre de choses que la jeune école ait, dès ses débuts, suscité l'intérêt de l'État. La création de l'Institut intervient à un moment où commence à émerger la prise de conscience qu'une politique culturelle à l'étranger est un élément non négligeable de l'action diplomatique. Et s'il est vrai que pour la période qui nous intéresse, la tendance entre les deux puissances européennes est au rapprochement, il n'en demeure pas moins qu'il existe « un type de rapport » que Pierre Milza n'hésite pas à qualifier « d'impérialiste » entre la France et le jeune Royaume d'Italie dans la mesure où justement l'Italie constitue à ce moment précis un champ d'action spécifique où se combattent plusieurs influences étrangères⁹. De toute évidence, l'argument constant de la rivalité internationale mais surtout celui de la menace allemande expliquent le soutien du gouvernement. Et l'affir-

⁹ P. Milza, *Français et Italiens à la fin du XIX^e siècle. Aux origines du rapprochement franco-italien de 1900-1902*, Rome, 1981 (*Collection de l'École française de Rome*, 53). Cf. la conclusion générale.

mation, à cette période, des États-nations en tant que personnalités et puissances culturelles ne fait que renforcer cette tendance.

On comprend, de la sorte, les raisons profondes qui ont conduit l'Instruction publique mais surtout les Affaires étrangères – par le vote dès 1910 d'une subvention annuelle de 30.000 F ⁻¹⁰ à soutenir fermement cette initiative dont l'intérêt et l'importance sont patents pour l'expansion et le rayonnement culturel français à l'étranger. Ainsi, la création de l'Institut français de Florence apparaît-elle comme un coup non prémédité mais admirablement joué dans une partie internationale serrée, au moment où les rivalités d'influence entre les trois grandes puissances européennes que sont l'Allemagne, l'Angleterre et la France s'orientent de plus en plus vers les terrains culturels.

La France trouve dans l'Institut un moyen idéal pour développer son influence dans une ville, où, jusqu'en 1907, seule l'Allemagne était représentée de façon institutionnelle. L'Institut pourra désormais occuper le terrain – florentin – afin d'éviter la prépondérance d'autres influences culturelles. L'effort patriotique en matière pédagogique, scientifique, culturelle est donc tendu vers une politique précise : renforcer la position du modèle culturel français face à la fascination grandissante qu'exerce la culture allemande sur les élites italiennes.

L'Institut devient ainsi un véritable « anneau de conjonction » pour Julien Luchaire entre la France et l'Italie ou encore, selon la formule du journal *Le Temps* « le consulat intellectuel de France en Italie »¹¹.

Mais l'histoire d'un institut, c'est aussi celle des vecteurs humains, de ceux dont l'énergie créatrice a non seulement abouti à la réalisation d'un projet mais également à l'établissement de contacts et d'échanges intellectuels favorisant la constitution de réseaux de relations qui se cristallisent autour de l'Institut.

Notons d'ailleurs que l'équipe professorale groupée autour de Luchaire constitue un vivier brillant; ces acteurs de la première heure ne sont autres, que les professeurs Pierre Ronzy, Gabriel Maugain, Romain Rolland, Émile Bertaux, Paul-Marie Masson, le futur critique littéraire Benjamin Crémieux, les historiens Augustin Renaudet, Jean Alazard, les romanciers et écrivains Louis Chadourne, Jean-Richard Bloch. Aussi est-il important de s'arrêter brièvement sur le miroitement des regards croisés entre les membres de l'Institut français – extraordinaires types de médiateurs – et les représentants des principaux mouvements intellectuels et artistiques

¹⁰ *Journal officiel*, Documents parlementaires – Sénat, 31 mai 1910, p. 653.

¹¹ Expression citée par Luchaire dans *Premier rapport...*, cit., p. 12.

florentins. Car il y a une véritable circulation d'idées et de personnages qui se retrouvent dans ces lieux de rencontres que sont les salons ou les cafés littéraires comme *le Gabinetto Vieusseux*, le *Paszkowski*, ou encore le café des *Giubbe rosse*, bastion du futurisme.

Que l'on pense, par exemple, aux contacts noués par Luchaire, intermédiaire par excellence, avec les deux principaux instigateurs et animateurs d'une nouvelle culture en Italie. C'est, en effet, une longue amitié de 56 années qui liera Luchaire à Giuseppe Prezzolini¹², directeur de la revue d'avant-garde *La Voce*. Les deux hommes se retrouveront d'ailleurs à Paris en 1925 lorsque Luchaire, directeur de l'Institut international de coopération intellectuelle auprès de la Société des Nations, fera appel à Prezzolini pour le charger de la «section d'information».

Luchaire et l'essayiste italien Giovanni Papini¹³ connaîtront une amitié plus courte mais néanmoins intense au moment de la Première Guerre mondiale : l'entente intellectuelle entre le Français et l'Italien deviendra également politique puisque Luchaire soutiendra la lutte interventionniste de Papini.

Romain Rolland, quant à lui, établit d'importants liens avec le groupe de *La Voce*. Rapports faits d'influences littéraires et de fraternités tout d'abord. *Jean-Christophe*, le héros du roman-fleuve de l'écrivain français, devient une figure emblématique pour le groupe florentin qui constitue à son tour une famille d'adoption pour R. Rolland. Avec la Première Guerre mondiale, la fraternité laisse place aux dissensions idéologiques : les *vociani* favorables à l'intervention se trouvent en total désaccord avec les vues pacifistes de Rolland.

J. R. Bloch qui termine son roman *Et Compagnie*, lors de son année passée à l'Institut français de Florence en 1913, observe depuis 1909 déjà les combats de *La Voce*. Il s'inspirera du reste de cette revue florentine pour fonder *L'effort libre* (1910-1914). Par ailleurs, il s'intéresse de près au futurisme florentin dont il suit les principales manifestations à Florence en 1913. Il tente avant tout de décrypter les éléments qui le rapprochent de Giovanni Papini au sein de la réflexion artistique qu'ils poursuivent respectivement.

Mais il y a également ces Français «de passage», journalistes ou écrivains, à l'instar de Larbaud et Gide, pour lesquels l'Institut sert de point de repère, de lieu d'échange et de connaissance.

Bien évidemment jusqu'à la Première Guerre mondiale, Luchaire, en

¹² (Perugia, 1882-Lugano, 1982). Écrivain, journaliste et professeur italien.

¹³ (Florence, 1881-1956).

constituant une vitrine de la culture française à l'étranger, mène une politique défensive de propagande intellectuelle au sein de cette sphère de compétition culturelle internationale qu'est l'Italie à cette époque. Mais préserver et défendre un modèle de culture n'est pas forcément antinomique avec une volonté affichée de collaboration et d'échange avec la nation d'accueil.

À travers ces quelques exemples cités brièvement, nous avons essayé de souligner de quelle façon les hôtes français de l'Institut – qu'ils soient de passage ou qu'ils y travaillent – loin de rester imperméables et indifférents au bouillonnement culturel de la ville, s'y intéressent, y participent, établissent des contacts faits d'influences réciproques, de convergences parfois de différences, nouent des amitiés, tracent enfin les fils d'un réseau de relations dont l'Institut devient le centre nerveux. Ou encore, d'après Benjamin Crémieux, le «Rendez-vous de tout ce qui compte en Europe»¹⁴ durant les années qui précèdent la Première Guerre mondiale. Sans doute, par un échange intellectuel substantiel, des Rolland, des Prezzolini, des Lu-chaire, des Bloch, des Crémieux – pour ne citer qu'eux – ont véritablement essayé d'instaurer, au début du XX^e siècle, un dialogue européen des cultures nationales, respectueuses chacune de leurs spécificités et de celles des autres.

Cependant, un conflit proche allait se déchaîner sur l'Europe, dévoiler la fragilité des constructions humaines et faire voler en éclats cette harmonie florentine. La Première Guerre mondiale va atteindre la constellation italo-française de Florence et son centre, l'Institut. Pierre de touche d'une action culturelle, elle met à l'épreuve, par-delà le fonctionnement d'une institution, le comportement et le statut même de son fondateur. En effet, l'universitaire qui avait appuyé son action à l'étranger sur les notions de collaboration et d'échange pour une meilleure connaissance réciproque des deux pays, non sans visées patriotiques, se trouve confronté à un nouveau type de rapports dont la politique ne peut être écartée.

Quel rôle va donc jouer désormais le médiateur culturel et quelle fonction va assumer l'Institut français? La frontière entre la médiation et la propagande, entre le culturel et le politique devient ténue.

Passeur d'idéologie comme il fut passeur de culture, l'universitaire se frotte donc à la diplomatie à partir de 1914 et endosse l'habit du propagandiste. Or l'Italie, qui devra assumer jusqu'en mai 1915 la lutte intestine opposant interventionnistes et neutralistes, est une fois de plus le terrain d'af-

¹⁴ M.-A. Comnène, *France*, Paris, 1945, p. 69.

frontement de puissances rivales qui vont déployer un effort de propagande important pendant et après la période de neutralité. La propagande politique devient alors une arme véritable. Luchaire, quant à lui, met progressivement en place une importante machine de propagande pour mener à bien son programme d'action dans la Péninsule¹⁵. Il subordonne petit à petit l'expansion intellectuelle française aux intérêts politiques et s'insère dans la politique de propagande menée par son pays. Il s'agit alors d'entretenir, d'une part, le sentiment public italien à l'égard de la guerre et de soutenir, d'autre part, le courant de sympathie pour la France tout en essayant de contrer l'influence allemande sur les milieux cultivés italiens.

Aussi, pour ne pas engager son institut universitaire florentin dans la voie politique, il va le doter, dès 1914, d'une annexe milanaise, chargée de centraliser et de coordonner l'action de propagande¹⁶. Cette annexe sera composée d'un Bureau d'études économiques, d'un Bureau d'études morales et sociales, d'une Section information et publication dirigée par l'essayiste catholique Maurice Vaussard. Fermé au lendemain de la guerre, le 31 décembre 1921¹⁷, l'I.F.M. sera rétabli beaucoup plus tard, en 1949, sous la forme classique des centres culturels que nous connaissons aujourd'hui.

Luchaire organise, par ailleurs, des tournées de conférences publiques en Italie pendant la période de neutralité italienne puis après l'intervention, le 24 mai 1915, afin de développer inlassablement l'idée d'une union toujours plus étroite entre la France et l'Italie. Le directeur s'entoure de conférenciers prestigieux tel le député socialiste belge Jules Destrée, mais aussi de personnalités marquantes du monde politique français tels Herriot, Barthou, Barrès. Il met également en place, ayant obtenu la permis-

¹⁵ Luchaire reconnaît qu'il est passé en 1914 du plan italien au plan international et d'une vie universitaire à une vie politique. J. Luchaire, *Confession d'un Français moyen*, t. 1, Florence, 1965, p. 203.

¹⁶ Si la création d'une succursale provisoire de l'Institut à Milan est approuvée par le conseil de l'université de Grenoble en novembre 1914, il n'en demeure pas moins que cette dernière ne souhaite pas s'engager à fond dans une œuvre au caractère aussi marqué. Et il est vrai que le budget de l'I.F.M. (Institut français de Milan) est totalement distinct de celui de l'université grenobloise. L'organisme milanais sera entièrement entretenu sur les fonds du ministère des Affaires étrangères avec un personnel en partie mis à la disposition de Luchaire par ce ministère et en partie désigné par le directeur. L'I.F.M. reçoit, d'abord par les soins du Comité d'action parlementaire, ensuite par ceux des services de propagande du département des AE (Affaires étrangères), une subvention de 11.000 francs. Cf. ADN [Archives diplomatiques de Nantes], Service des œuvres, série C. Europe, volume 143, note du Service des œuvres du 20 avril 1920.

¹⁷ Archives départementales de l'Isère, 21 T 191. Cf. la lettre du secrétaire de l'I.F.M. à Graillot, 14 novembre 1921.

sion du ministre de la guerre italien¹⁸, des conférences destinées à l'armée italienne dans le dessein de donner une image des plus positives de l'armée française mais surtout d'enraciner l'idée de la « fraternité d'armes » entre les deux pays. Et c'est en fait l'officier interprète, Henri Bédarida, futur professeur d'italien à la Sorbonne, qui va assumer l'essentiel de ce service¹⁹ à partir du 1^{er} janvier 1917²⁰.

Mais Florence n'est pas tenue à l'écart de cet effort de propagande. Luchaire crée, dans les locaux de son Institut, un *Ricreatorio* (*maison du soldat*), pour les soldats italiens; il y organise également des séries de conférences de propagande.

En outre, utilisant *ad nauseam*, le thème de la latinité, par opposition au « germanisme » bien sûr, il donne naissance à une *Revue des Nations latines*, publiée en France et en Italie, qu'il co-dirige avec l'historien italien Guglielmo Ferrero²¹.

Enfin, Luchaire se dote d'un ultime moyen et lance l'idée d'un *Répertoire pour les relations intellectuelles entre les pays latins*²². Il s'agit, en réalité, d'un recueil bio-bibliographique des principaux écrivains et publicistes de tous les pays latins. Ce recueil doit être également, dans l'esprit de Luchaire, un instrument important permettant de mesurer les convictions, les idées, les croyances d'un ensemble de personnes appartenant au monde politico-culturel français et italien : « il est un utile recueil d'informations sur

¹⁸ J. Luchaire, *Confession...*, *op. cit.*, t. 2, p. 43.

¹⁹ A.I.F.F., XIII/5, *Rapport d'activité de l'Institut français de Florence et de Milan*, 1915-1916. Gustave Soulier avait déjà effectué une série de conférences pour les soldats durant les mois de mars, avril, mai 1916. Il estimait s'être adressé pendant ces trois mois à environ 46.000 soldats.

²⁰ A.I.F.F., XV/8, Cf. la dépêche du secrétaire général de la Maison de la presse à Luchaire, Paris, « Maison de la Presse », 1/1/1917. Cf. également les archives privées Bédarida, *Rapport de l'officier interprète Henri Bédarida à Monsieur le directeur des Instituts français de Florence et de Milan*, Milan, 15 septembre 1917.

²¹ La *Revue des nations latines* (mai 1916-avril 1919) est financée par le ministère des Affaires étrangères et doit par conséquent manifester une identité de vues avec la politique de ce dernier. Cf. ADN, Ambassade de France à Rome Quirinal (1814-1940), carton n° 1020 : *propagande, 1914-1918*. Dépêche de Klobukowski à Luchaire, 30/09/1918.

²² Le répertoire « permettra à chacun dans les diverses branches de la science, de l'art, de la pensée de connaître mieux tous ceux qui dans l'autre pays s'adonnent aux mêmes études ou suivent les mêmes directions ». A.I.F.F., dossiers XVII et XVIII, Cf. la lettre du directeur de l'Institut Français de Florence qui accompagne l'envoi du questionnaire pour la réalisation du répertoire.

les personnes jouant actuellement un rôle dans la vie intellectuelle de leur pays, spécialement en Italie»²³.

Cependant, fort de sa position en Italie (Luchoire finit par être connu dans les milieux politiques et intellectuels de la Péninsule comme le serait un homme politique), le directeur de l'Institut ne mesure certainement pas, pendant le conflit mondial, l'espace qui lui revient.

Comment effacer le politique, en effet? Dans cette période d'exaltation du combat politique, il veut être tout : universitaire, propagandiste, ambassadeur même! Car tout en s'en défendant, Luchoire franchit la sphère de la diplomatie. Erreur fatale donc pour celui qui n'a pas su faire preuve de la traditionnelle réserve et qui n'a pas su se cantonner au domaine qui était véritablement de son ressort et pour lequel il a montré une compétence solide : celui des échanges universitaires. Le jeune directeur est sans doute allé au-devant des désirs de son pays et c'est ce que la diplomatie française et surtout le baronat de Barrère, ambassadeur de France à Rome, ne pourra accepter.

L'Institut de Florence, en revanche, survit à ces dissensions : instrument trop important pour le rayonnement français, il doit revenir à sa mission première en abandonnant la propagande politique au profit de l'action culturelle.

Il apparaît effectivement que l'avènement de la Première Guerre mondiale a provoqué un tournant momentané dans l'évolution du jeune Institut français de Florence. Mais la fêlure ne s'est pas faite fracture. Si le conflit mondial représente pour Luchoire une tentation qui lui sera fatale (dès 1919, il s'éloigne de Florence)²⁴, il ne marque pas pour l'Institut un tournant définitif mais simplement un changement d'orientation conjoncturel.

²³ A.I.F.F., XX/1, *Rapport de M. Luchoire, directeur de l'Institut français de Florence, sur les services d'information qu'il dirige en Italie, 1^{er} juillet 1917-30 juin 1918.*

²⁴ Luchoire est nommé délégué auprès du ministre des Colonies, Henry Simon, pour l'étude des questions d'enseignement colonial intéressant le ministère de l'Instruction publique (1^{er} janvier-31 décembre 1920). Il reste cependant directeur en congé des trois instituts de Florence, Milan et Naples. Mais par un décret du 11 août 1920 prenant effet le 1^{er} octobre de la même année, il est nommé par André Honnorat inspecteur général de l'enseignement secondaire. Luchoire quitte alors définitivement la direction de l'I.F.F.

L'Institut français de Naples est créé par Luchoire au mois de juillet 1918, comme une annexe de l'I.F.F., sous la forme, tout d'abord, de cours d'été assurés par les professeurs de l'I.F.F.. En 1921, l'Institut français de Naples est rattaché directement à l'université de Grenoble.

La guerre sert en quelque sorte d'épreuve, de défi – et peut-être même de révélateur – qui, au lieu de fragiliser l'Institut vient renforcer sa position primitive. En s'orientant à nouveau vers une activité strictement universitaire et scientifique, l'Institut répond en fait aux vœux premiers de son fondateur. En outre, les Affaires étrangères auront désormais de plus en plus d'autorité dans la conduite de ces instituts dont le principe sera développé dans une stratégie plus affinée de politique culturelle.

Malgré les vicissitudes traversées par l'Institut français de Florence pendant le premier conflit mondial, l'intuition fondamentale de Julien Luchaire est devenue principe théorique, le prototype est devenu modèle. L'Institut apparaît donc véritablement comme une expérience pionnière : s'inspirant de différents modèles comme le Cabinet Vieusseux ou le *Kunst-historisches Institut* à Florence, il s'en différencie cependant et devient à son tour modèle de référence pour l'action culturelle française à l'étranger de tous les instituts à venir. Il sert de paradigme également pour les instituts étrangers : le *British Institute*, fondé en 1917 à Florence, prend précisément comme référence l'Institut français de Florence²⁵, tout comme le fait l'Institut culturel italien de Paris en 1916.

Mais cette modélisation se poursuit encore plus loin puisque l'Institut français de Florence sert de modèle à l'Institut international de coopération intellectuelle créé par Luchaire en 1925 au sein de la S.D.N. Institut international de coopération intellectuelle qui est lui-même l'ancêtre de l'U.N.E.S.C.O.

Aussi et pour conclure, il apparaît tout d'abord que l'évolution de ce petit centre pédagogique en un institut de grande envergure et d'incontestable rayonnement culturel français à l'étranger ne peut donc se lire indépendamment de toute considération d'ordre politique et historique. Avec

²⁵ Cf. *L'Istituto britannico di Firenze*, dans *La vita britannica*, a. I, n° 1, mai-juin 1918, p. 93-94. Voir aussi, H. E. Goad, *History of the British Institute of Florence*, Florence, 1939, 48 p. : «Ever since the foundation of the French Institute of Florence by the University of Grenoble in 1908 it had been the desire of a number of English residents and Italian scholars to start a similar British Institute...». Voir enfin J. Greenlees, *The British Institute : its origin and history*, Florence, 13 p : «The Institut was founded in the Autumn of 1917 by a group of Italian and English men and women – including Arthur Acton [...] Gaetano Salvemini [...] Carlo Placci [...]. The French Institute, which had been the creation of Julien Luchaire, had been founded under the aegis of the university of Grenoble in 1908 – and this was, I understand, the first of the many French Institutes to be founded. [...] The founders of the British Institute took the French Institute as their model, though naturally the constitution was adapted and modified to British traditions and customs».

la création de l'Institut français de Florence, c'est en réalité toute la question des rapports entre «culture» et «politique» qui est posée. La culture, en effet, peut-elle créer un terrain? Peut-elle, sinon précéder, du moins accélérer ou approfondir un processus politique?

Les instituts français à l'étranger, gérés désormais par le ministère des Affaires étrangères, ont une identité aujourd'hui clairement définie. Mais en 1907, ces institutions constituaient un fait original et tout était pratiquement à faire *ex-novo* dans le domaine des relations culturelles internationales.

On voit donc à travers l'exemple du premier institut français au monde de quelle façon les relations intellectuelles, scientifiques et artistiques avec l'étranger deviennent progressivement un domaine d'intervention de l'État; le principe des instituts étant d'abord soutenu par l'État puis entièrement récupéré par celui-ci. Étudier la fondation du premier institut français au monde, c'est faire référence non seulement à un épisode important de l'histoire culturelle française, et notamment à la genèse des premières formes de politiques culturelles à l'étranger mais aussi à l'histoire culturelle italienne et avant tout florentine. Car l'Institut français de Florence, miroir-mémoire de la ville, vient désormais s'inscrire dans l'histoire de la présence culturelle étrangère à Florence. Bien sûr, l'Institut connaîtra par la suite tout au long de son histoire des périodes plus ou moins fastes mais il n'empêche que son existence se forge et s'enracine dans le paysage florentin. Il devient une étape obligée pour les intellectuels des générations suivantes. *Il Grenoble* symbolise de façon métonymique pour Luzi, Bigongiari, Bargellini, par exemple, la culture française à Florence ou encore «le premier séjour à Paris sur les rives de l'Arno»²⁶.

Mais c'est enfin le replacer au cœur de l'histoire des relations internationales car, on le voit, durant toute la période qui nous intéresse, l'Institut français de Florence fait partie du jeu complexe des inter-influences nationales; il constitue véritablement un épisode de l'histoire des relations culturelles franco-italiennes au début du XX^e siècle.

Isabelle RENARD

²⁶ P. Bigongiari, *Commémoration du Cinquantenaire de l'Institut français de Florence 1908-1959*, publié par l'université de Grenoble, Grenoble, Allier, 1963, p. 204.